

LE GRAND-TARDI-GRANGE

NEW YORK

TUEUR DE CAFARDS IT'S SO HARD MANHATTAN LE MEURTRIER DE HUNG

MI AMOR



casterman

LEGRAND-TARDI-GRANGE
NEW YORK
TUEUR DE CAFARDS IT'S SO HARD MANHATTAN LE MEURTRIER DE HUNG
MI AMOR

Parmi ses nombreux talents, Tardi possède celui d'être le grand flâneur de la Bande Dessinée, déambulant dans le temps aussi bien que dans une ville qu'il aime. Il m'a fait découvrir les différents visages des quartiers de Paris à travers plusieurs décennies et siècles, comme personne d'autre n'aurait su le faire, évoquant même la sordide New York des années 70 et 80 – Manhattan, avant qu'elle ne devienne « Disneyfield » ! – mieux qu'un new-yorkais. Il la voit avec les yeux d'un cinéaste, la main d'un maître et le cœur de quelqu'un qui embrasse sa bien-aimée, en dépit (ou peut-être même à cause) de ses cicatrices grotesques.

ART SPIEGELMAN

Traduit de l'américain par Dominique Grange

www.casterman.com

978-2-203-01314-8

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Achévé d'imprimer en avril 2013 en France par Pollina s.a., Luçon. Dépôt légal : mai 2008 ; D. 2008/0053/355.



“WE LOVED NEW YORK”

par **BENJAMIN LEGRAND**



New York, presque trente ans après. Un peu comme si nous revenions tous les trois en arrière dans le temps. Un quart de siècle écoulé depuis nos séjours respectifs, regagnant ensuite nos trottoirs parisiens avec le souvenir d’avoir arpenté ceux de Manhattan, Brooklyn, le Bronx, Queens, et même Staten Island. Sans doute à cause de ce ferry quasi obligatoire, entouré de mouettes voraces, qui passe et repasse devant cette Liberté offerte par la France. Son cornet de glace à la main, elle donne au touriste l’illusion de revivre l’incroyable sensation de tous les émigrants du passé, avançant avec espoir et appréhension vers le miroir aux alouettes d’un nouveau monde.

À l’époque où je vivais là-bas, les Deux Tours argentées dressaient avec une certaine arrogance leur symbole d’ode au commerce, et nul ne soupçonnait les modifications insensées que notre planète et ses petits habitants allaient subir. Nous vivions encore dans le souvenir d’un printemps de révolutions étouffées, et de quelques années étincelantes et fatales à beaucoup. La paranoïa régnait : peur de la bombe, peur des services secrets, peur des assassinats inexplicables, peur de la connerie humaine, de



MANHATTAN



l'aliénation généralisée, du stalinisme, du fascisme pas mort et peur de la catastrophe écologique, déjà. Bon, ça nous faisait marrer, quand même, ayant vécu notre petite enfance dans le souvenir tenace des massacres de la Grande Guerre de nos grands-parents, celle qui devait être la dernière, et des horreurs absolues de la Seconde. Nazisme, Holocauste et bombe atomique. Les guerres futures semblaient minuscules, malgré la bombe. Ou plutôt à cause d'elle. On n'y croyait pas trop. Tout en craignant l'erreur fatale.

Nous nous étions retrouvés tous les trois dans les locaux de *Charlie Mensuel*, et à (*À Suivre*). Jacques et Dominique de retour de New York et moi aussi avec mon premier livre en librairie, *Le Bronx*. L'idée de raconter New York s'était imposée comme une évidence. Nous étions

imprégnés d'images, de films qu'on adorait, de musiques, de rencontres. *Le Tueur de cafards* est né de tout ça. De nos envies de raconter nos découvertes, nos craintes et cette fascination partagée pour New York. Un soir, en travaillant, on a même vu l'assassinat raté contre Reagan à la télé française, en direct. En plein dans le sujet ! Et plus tard John Lennon est mort, abattu comme les autres par un cinglé... Et l'Amérique n'avait – et n'a toujours pas digéré le Vietnam. Et les histoires de Dominique qui sont dans cet album parlent de la même chose que le *Tueur de cafards*. On parle toujours de la même chose : de l'écrasement de l'individu par l'idéologie, de l'obscénité des chiffres absurdes du manège commercial qui préside à la misère du monde, de l'arbitraire et de la peur, de la manipulation, des complots, de la connerie humaine. Parce que rien

ne change, en fait. Le Spectacle se pare de nouvelles paillettes, de nouveaux artifices, mais il est toujours semblable : désespérant d'inhumanité. Les années ont passé, de plus en plus télévisées, et l'on distinguait vaguement les signes de la catastrophe future qui est désormais notre présent. Et l'on voyait dégringoler nos amis morts d'avoir trop vécu trop vite, et se déliter tout le système existant. Merveilleuse mécanique dénuée de compassion où chaque rouage détruit était immédiatement remplacé par un autre spectacle de fonctionnement. Fin progressive de la soi-disant Guerre froide. Un leurre pour que les populations se tiennent tranquilles, nous a-t-on expliqué bien après. Guerre froide avec ses espions et sa méga paranoïa, vite remplacée par une guerre chaude, entamée en Afghanistan et ailleurs. Et qui dure toujours, liée au démarrage de la montée de l'islamisme radical. Pendant que les multinationales grandissaient et assuraient peu à peu leur pouvoir sur les États, toutes les cartes ont commencé à se brouiller. Les uns soutenant leurs ennemis contre des amis, futurs ennemis potentiels, et vice-versa. Il y a eu l'alerte Tchernobyl et, plus tard, la chute du mur de Berlin et du soi-disant communisme. Et, malgré la fin de l'apartheid, l'Afrique crevait de plus en plus vite à force de guerres, de faim, de maladies, et de tyrannies grotesques et barbares jusqu'à la démence. L'irruption du sida y a pris rapidement une ampleur plus dévastatrice que nulle part ailleurs... Que dire d'autre ?

Que le problème du Proche-Orient n'est toujours pas réglé ? Que des gens rêvent encore d'envoyer des bombes humaines tuer des innocents ? Que la Chine est devenue la plus grande puissance capitaliste du monde, sous une dictature communiste ? Un paradoxe à peine croyable... Que la bulle Internet, les satellites et les téléphones portables ont radicalement modifié la communication, et pas toujours dans le bon sens ? Que glaciers et banquises fondent d'une manière dramatiquement exponentielle ? Que beaucoup d'espairs se portent sur le premier président noir ?

Mais que l'espoir ne fait peut-être pas vivre ? Et pour en revenir à New York, que Giuliani, son maire, en s'appuyant sur la chute des Deux Tours a réussi à nettoyer Manhattan du clinquant toxique de sa 42^e rue et de toute la misère trop visible...

Comme certains auteurs de S.-F., on aurait sans doute pu entrevoir les présages de tout ça. De même que l'enfer du Bronx il y a plus de trente ans prédisait les incendies de toutes les banlieues du monde... Alors, en attendant des jours meilleurs, cet album évoque l'ancien New York, celui qu'on aimait, quand d'autres détestaient, ou craignaient the Big Apple... Qui ne fascinera plus jamais comme avant... New York mi amor... Mis à mort ?

